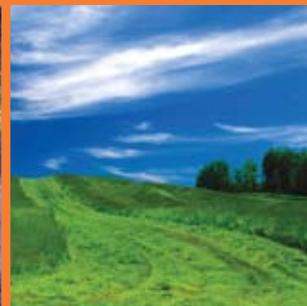
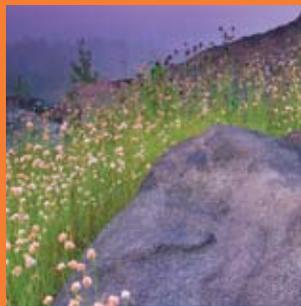


*L'Abitibi-Témiscamingue*  
à grands traits





# L'observatoire

de l'Abitibi-Témiscamingue

Rédaction : Julie Thibeault  
Collaboration : Mariella Collini et Lili Germain

Un grand merci aux personnes ayant relu  
et enrichi ce texte de leurs commentaires.

L'Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue  
170, avenue Principale, bureau 102  
Rouyn-Noranda (Québec) J9X 4P7

Téléphone : 819 762-0774  
1 866 762-0774

Télécopieur : 819 797-0960

observatoire@observat.qc.ca  
www.observat.qc.ca (document téléchargeable)

Dépôt légal : 2010  
ISBN : 978-2-9811297-0-3 (imprimé)  
ISBN : 978-2-9811297-1-0 (en ligne)

# Table des matières



## 3 *L'Abitibi-Témiscamingue hier...*

- 4 Le poids des glaciers
- 5 Une présence autochtone millénaire
- 6 La colonisation du Témiscamingue
- 8 La colonisation de l'Abitibi
- 10 La naissance d'une région
- 11 Un ventre en or
- 12 L'affirmation d'une région
- 14 Deux mots sur la toponymie
- 14 Quelques dates phares

## 15 *L'Abitibi-Témiscamingue aujourd'hui...*

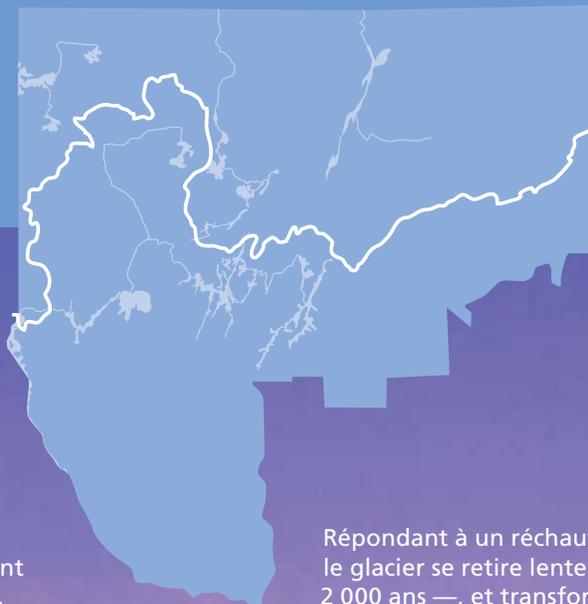
- 16 Un nord imaginaire
- 17 Un paysage vert et plat
- 18 Une faune abondante, un territoire accessible
- 19 Des lacs, partout
- 20 Une culture vive
- 21 Le cœur de la nation algonquine
- 22 L'horizon démographique
- 23 L'emploi en perspective
- 24 Une identité qui se construit

# L'Abitibi-Témiscamingue



# L'Abitibi-Témiscamingue hier...

L'histoire géologique de l'Abitibi-Témiscamingue commence il y a plus de 2,7 milliards d'années, par la formation des roches qui composent son sous-sol. Une intense activité volcanique crée alors l'ensemble du Bouclier canadien, à l'intérieur duquel se trouve la région. Sous les forces de la tectonique des plaques, le Bouclier est démembré à plusieurs reprises, séparé en plusieurs blocs rigides, et, par la suite, reconstitué en une croûte nouvelle lors de collisions successives. Une de ces immenses et lentes collisions vient juxtaposer les terrains de l'Abitibi et du Témiscamingue, qui flottaient jusqu'alors séparément à la surface de la Terre. Sous cette énorme pression nord-sud, le sol cède à plusieurs endroits, créant failles, plissements et cassures dans l'écorce terrestre. La pression et la chaleur associées à ces impacts libèrent les fluides et les métaux précieux contenus dans les roches, particulièrement du cuivre et du zinc, et les déposent dans les zones les plus propices à les accueillir. L'or se minéralise, quant à lui, plusieurs centaines de millions d'années plus tard, dans les zones de failles.



## Le poids des glaciers

Se succédant sur une période de deux millions d'années, quatre grandes périodes glaciaires ont laissé leurs traces sur les paysages de la région. La dernière glaciation aurait débuté il y a environ 100 000 ans et aurait atteint son maximum d'extension il y a 20 000 ans, avant d'entreprendre sa fonte. Le sol est alors enseveli sous quelques kilomètres de glaces qui progressent lentement vers le sud, tout en arrachant de la surface plusieurs tonnes de matériaux. Ce sont ces débris rocheux qui, lors du retrait glaciaire, serviront de nouvelle base à l'édification des sols et à la mise en place des eskers et moraines de la région.

Répondant à un réchauffement climatique, le glacier se retire lentement — sur plus de 2 000 ans —, et transforme successivement le Témiscamingue, puis l'Abitibi, en deux immenses lacs : le lac Barlow dans la région du Témiscamingue et le lac Ojibway dans celle de l'Abitibi. Après plus de 2 000 ans d'existence et de sédimentation argileuse, ces vastes plans d'eau se vidangent et se réorganisent en un important réseau de lacs et de rivières, suite au relèvement du bouclier après la fonte de la glace. Les étendues d'eau suivent ainsi les pentes naturelles et les dépressions du paysage refaçonné. Deux grands bassins hydrographiques, coulant vers des pôles opposés, se divisent les eaux du territoire, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux qui traverse la région d'ouest en est.

## Une présence autochtone millénaire

L'Abitibi-Témiscamingue, une région jeune? Seulement du point de vue de l'occupation blanche ou de la naissance administrative du territoire... Loin d'être jeune, la région était sillonnée par les Amérindiens plusieurs millénaires avant la construction de la pyramide de Khéops en Égypte.

Les plus vieilles traces d'occupation amérindienne ont été découvertes sur les rives du lac Robertson, près de Taschereau, en Abitibi-Ouest. Les archéologues estiment qu'elles datent de 7 000 à 8 000 ans avant aujourd'hui, et que la présence amérindienne fut constante par la suite, ainsi qu'en témoigne le million d'artéfacts extraits des 400 sites archéologiques découverts dans la région. Ce n'est toutefois qu'à partir de l'an 800 de l'ère chrétienne que les fouilles permettent d'identifier spécifiquement la présence des ancêtres des Algonquins en Abitibi-Témiscamingue. Les ancêtres des Cris et les Attikamewks ont également fréquenté marginalement le territoire.



Camp d'été des Algonquins.  
Louis-Roger Laflour, BANQ Abitibi-Témiscamingue et Nord-du-Québec, P147, P502.

La présence blanche, en comparaison, ne date que de quelques siècles sur le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue, soit à compter des années 1600. Au moment du contact avec les premiers Européens, les Amérindiens, nomades, occupent pleinement le territoire régional. Ils sont principalement divisés en deux groupes : les Témiscamingues et les Abitibis. Graduellement, ils croisent sur leur chemin de plus en plus de coureurs des bois et s'amorce alors le commerce des fourrures. Un important poste de traite est installé aux abords du lac Témiscamingue vers 1720. Il connaîtra un grand achalandage, notamment en raison de la mode des chapeaux en poil de castor qui bat son plein en Europe. Un autre poste se trouve au lac Abitibi, et un troisième, au Grand lac Victoria.

Grâce à leur talent de chasseurs, à leur fine connaissance du territoire et à leur savoir lié à la médecine naturelle, les Amérindiens sont les acteurs principaux de l'époque, fournissant canots, traîneaux, raquettes, fourrures et venant en aide aux voyageurs dans le besoin. Ils adoptent, à leur tour, certains aspects du mode de vie non-autochtone, troquant volontiers le port de certains vêtements de cuir pour d'autres faits de coton. Plusieurs métissages ont cours durant les deux siècles de commerce intensif qu'entraîna la traite des fourrures.

L'occupation quasi exclusive du territoire de l'Abitibi-Témiscamingue par les Algonquins cesse concrètement à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, alors que les colons entreprennent l'exploitation des ressources naturelles et l'érection des paroisses. Les nouveaux venus sont de plus en plus nombreux, et les Algonquins sont graduellement refoulés, puis contraints à la sédentarisation — pour la plupart —, avec l'établissement des réserves. La *Loi sur les Indiens* de 1876 les place sous la tutelle du gouvernement fédéral. L'abandon du mode de vie traditionnel ainsi que le difficile épisode des pensionnats catholiques au milieu du 20<sup>e</sup> siècle bouleverseront profondément les populations algonquines de la région.

## La colonisation du Témiscamingue

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, missionnaires et explorateurs fréquentent plus intensivement la région. Les premiers ont pour objectif d'évangéliser les Amérindiens, alors que les seconds sillonnent les lacs et les rivières à la recherche de ressources à exploiter et des meilleurs endroits où établir les colonies. Ces dernières représentent, pour les élites cléricales et politiques du Québec, la solution à l'exode de la population de la vallée du Saint-Laurent vers l'Ouest canadien ou les usines de la Nouvelle-Angleterre.

En plus d'être la plus longue rivière du Québec, la rivière des Outaouais, dont la partie supérieure traverse le Témiscamingue, est à l'époque la principale route de pénétration du territoire. Elle est située au cœur du plus grand bassin hydrographique du Québec. Elle donne accès aux vastes forêts de pins du Témiscamingue et permet le flottage des billes sur de longues distances, ce qui n'est pas sans soulever l'intérêt des grands industriels. Ainsi qu'en témoignent les écrits d'Augustin Chénier, premier historien témiscamien, c'est en 1799 que tombe le premier arbre sous la hache d'un bûcheron au Témiscamingue, amorçant une période de grands chantiers forestiers.

À partir de 1860, des colons s'installent progressivement autour du lac Témiscamingue, attirés par la qualité des terres, le climat favorable à l'agriculture et le dynamisme de l'industrie forestière. La présence des marchands de bois et des chantiers forestiers structure l'occupation du territoire témiscamien : les agriculteurs profitent des terres déboisées par les bûcherons et écoulent leurs produits sur les chantiers à proximité. Début 1900, les villes minières du côté ontarien du lac Témiscamingue offrent de nouveaux marchés aux agriculteurs. Ces derniers doivent néanmoins continuer de rejoindre les chantiers forestiers une bonne partie de l'année afin d'augmenter leurs revenus. L'agriculture se structure lentement et la foresterie demeure le véritable pilier économique de l'époque.



Fonds Canadien National, 1935. © Le monde en images



Colonisation, 1928. © Le monde en images

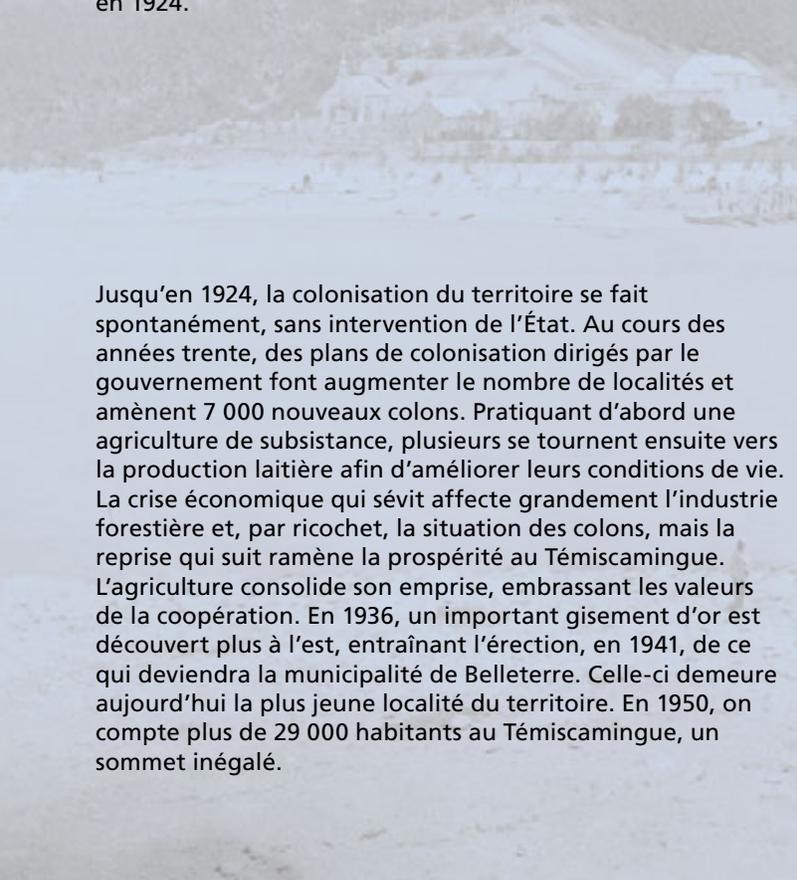


Lorrainville, 1943.  
Fernand Dufour, BANQ Québec,  
E6, S7, S51, P15505.

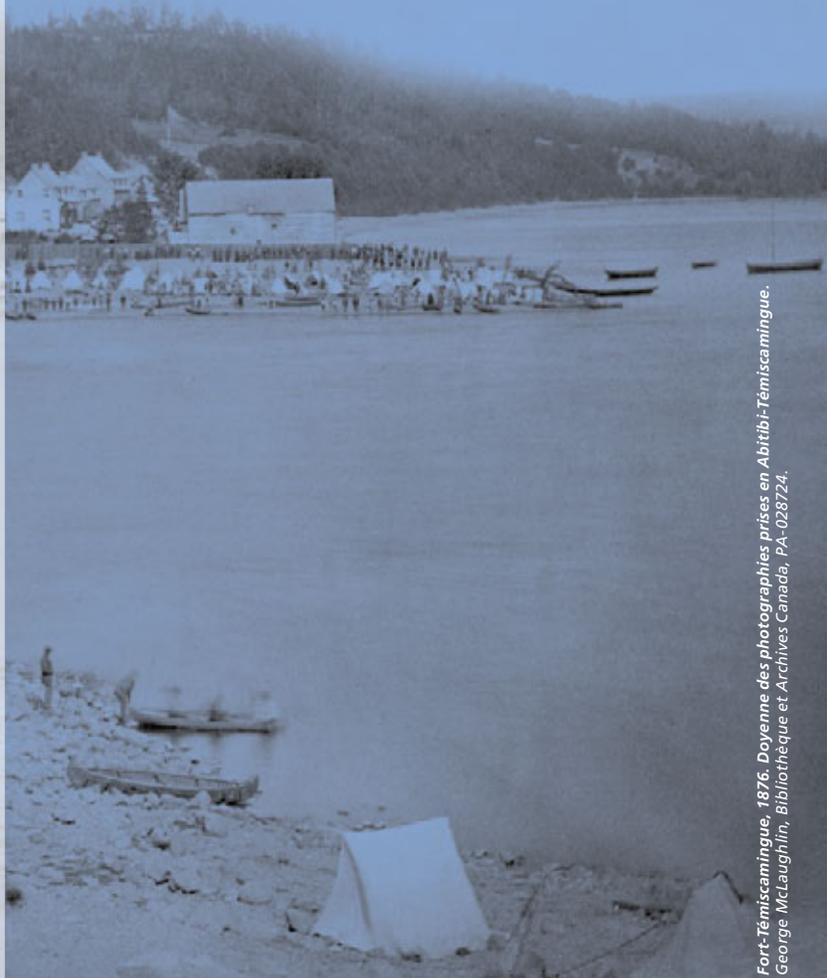


Résidence à Ville-Marie, 1943  
Fernand Dufour, BANQ Québec, E6, S7, S51, P15508.

Les conditions d'établissement sont difficiles, bien que les missionnaires Oblats encouragent, par divers moyens, l'établissement des colons par le biais de la *Société de colonisation du lac Témiscamingue*. L'un d'eux, le frère Joseph Moffet, est d'ailleurs considéré comme le fondateur du Témiscamingue. La paroisse de Ville-Marie est érigée en 1886 et, en une trentaine d'années, la région se peuple de quelque 10 000 âmes. Traversant tout le Témiscamingue, le chemin de fer du Canadien Pacifique arrive à Ville-Marie en 1924.



Jusqu'en 1924, la colonisation du territoire se fait spontanément, sans intervention de l'État. Au cours des années trente, des plans de colonisation dirigés par le gouvernement font augmenter le nombre de localités et amènent 7 000 nouveaux colons. Pratiquant d'abord une agriculture de subsistance, plusieurs se tournent ensuite vers la production laitière afin d'améliorer leurs conditions de vie. La crise économique qui sévit affecte grandement l'industrie forestière et, par ricochet, la situation des colons, mais la reprise qui suit ramène la prospérité au Témiscamingue. L'agriculture consolide son emprise, embrassant les valeurs de la coopération. En 1936, un important gisement d'or est découvert plus à l'est, entraînant l'érection, en 1941, de ce qui deviendra la municipalité de Belleterre. Celle-ci demeure aujourd'hui la plus jeune localité du territoire. En 1950, on compte plus de 29 000 habitants au Témiscamingue, un sommet inégalé.



Fort-Témiscamingue, 1876. Doyanne des photographies prises en Abitibi-Témiscamingue.  
George McLaughlin, Bibliothèque et Archives Canada, PA-028724.

## La colonisation de l'Abitibi

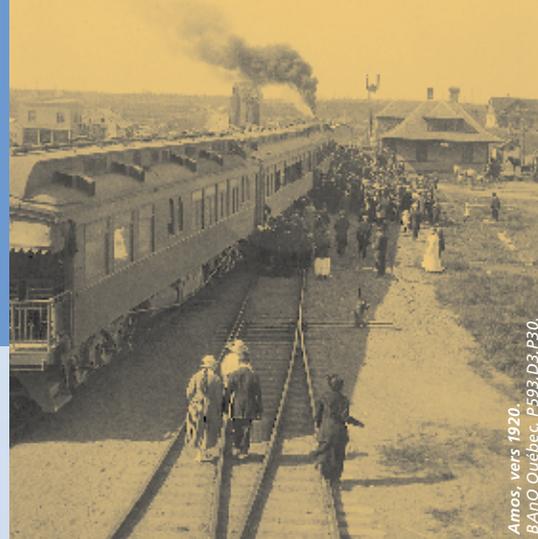
La région de l'Abitibi accueille ses premiers colons une trentaine d'années après celle du Témiscamingue, soit à partir de 1910. Elle est traversée par un redoutable obstacle géographique : la ligne de partage des eaux. Les collines et massifs rocheux la délimitant entravent la libre circulation, tant des gens que des billes de bois. L'Abitibi devra attendre l'arrivée du chemin de fer Transcontinental, en 1911, pour voir son territoire s'animer.

Jusque dans les années 1930, la colonisation de l'Abitibi se fait sans l'intervention de l'État. Les gares qui ponctuent le tracé du chemin de fer déterminent l'emplacement des futures localités. Des scieries s'installent également dans le sillon de la voie ferrée, au confluent des rivières. L'Abitibi voit naître plusieurs dizaines de paroisses et accueille, entre 1910 et 1930, tout près de 20 000 personnes. L'agriculture s'inscrit dans l'ombre d'une industrie forestière vigoureuse et lucrative, qui constitue la véritable assise économique du territoire. Lente à démarrer, l'agriculture se développera néanmoins assez rapidement au cours des années 1920 et 1930 bien que, comme au Témiscamingue, la forêt garantisse aux agriculteurs les revenus complémentaires nécessaires à leur survie et à celle de leur famille.

Entre les années 1930 et 1950 s'amorce une période de grandes perturbations. L'Abitibi n'échappe pas à la crise économique mondiale, qui provoque la mise en place de plans de colonisation structurés par le gouvernement du Québec et encensés par l'élite religieuse. Ces plans visent à endiguer la misère et le chômage qui sévissent dans les grandes villes du sud de la province et à contenir les départs vers la Nouvelle-Angleterre, qui se poursuivent. Ils permettent aussi, de ce fait, de peupler les terres inoccupées, plus au nord. Plusieurs nouvelles localités sont érigées à proximité de celles déjà établies, d'autres jouxtent les villes minières en essor.



Ile Nepawa, 1942.  
Donat-C. Noisieux, BAnQ Québec,  
E6,S7,SS1,P8984.



Amos, vers 1920.  
BAnQ Québec, P593,D3,P30.

Il faut toutefois *vendre* l'Abitibi aux colons, ce à quoi on s'affaire en prônant les valeurs du retour à la terre et en propageant le rêve de créer une grande région francophone dans le nord du Québec. Les plus importants plans de colonisation gouvernementaux, Gordon et Vautrin, amènent, en dix ans, quelques dizaines de milliers de colons supplémentaires dans la région, la plupart s'installant en Abitibi, les autres au Témiscamingue, au cours des années 1930. D'ailleurs, aucune autre région du Québec ne tirera davantage profit des plans de colonisation pour se développer. Ce peuplement accéléré redonne du souffle à l'industrie du bois de sciage, plusieurs maisons et bâtiments de ferme devant être érigés, sans compter les multiples structures nécessaires à l'industrie minière florissante.

L'agent des terres et les visiteurs de marque vérifient les sillons du labour profond. La Sarre, 1941  
BAnQ Montréal, E6,S7,SS1,P18645.

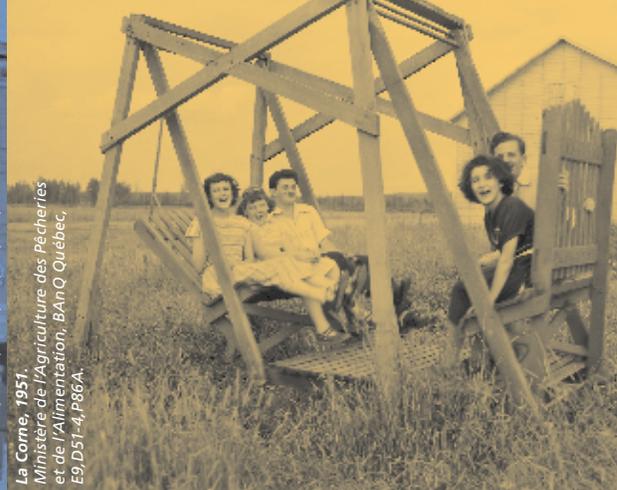
En 1941, l'expiration des plans de colonisation et des fonds qu'ils rendaient disponibles entraîne, sur une décennie, plus de 10 000 départs de la région, n'amenant toutefois la fermeture d'aucune paroisse. De nombreux colons abandonnent leur lot pour se diriger tantôt vers un chantier forestier ou un site minier actif à proximité, tantôt vers leur ville d'origine, où la reprise économique d'après-guerre offre des conditions de vie plus attrayantes. Plusieurs de ces colons étaient en fait des citoyens, dotés de peu de connaissances en agriculture, devant assurer leur subsistance sur des terres *neuves* à la composition fort différente de celles du sud de la province, sans parler du climat plus rude. Pour nombre d'entre eux, l'adaptation fut difficile, voire impossible.





## La naissance d'une région

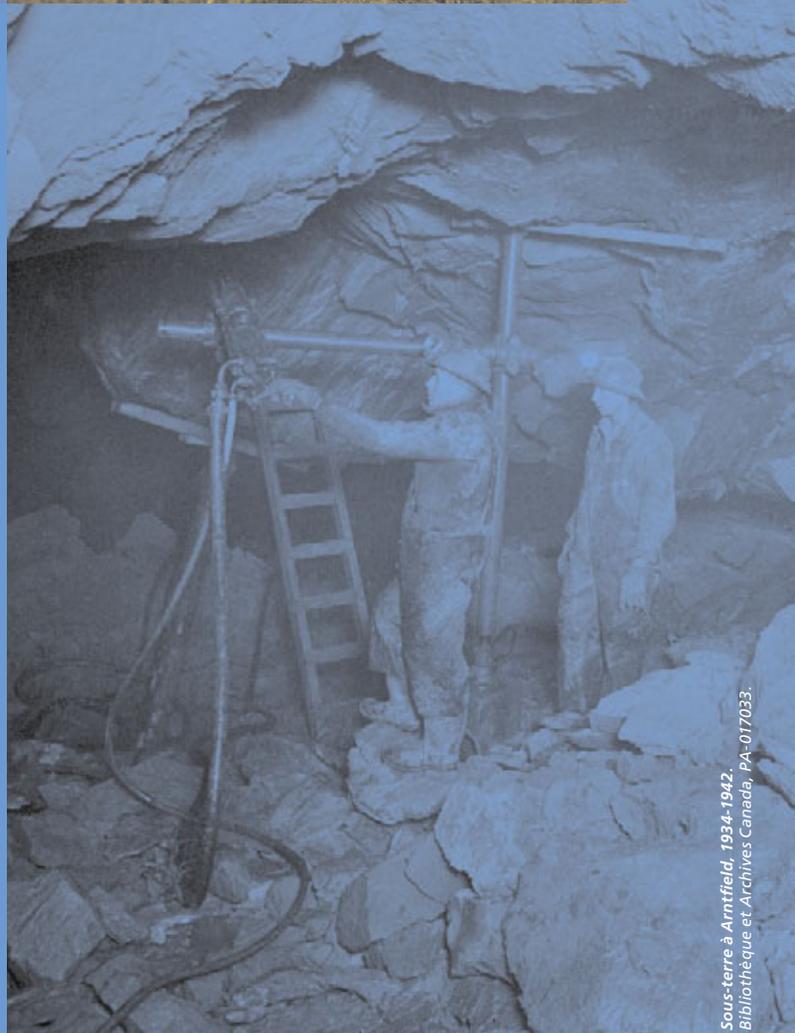
Rouyn, 1946.  
Joseph Hermann Bolduc, BA nO Abitibi-Témiscamingue et Nord-du-Québec, P124, S40, S51, DT13, 421-46.1.



La Come, 1951.  
Ministère de l'Agriculture des Pêcheries et de l'Alimentation, BA nQ Québec, E9, D51-4, P86A.

En 1950, la population de l'Abitibi-Témiscamingue se chiffre à 140 000 habitants. Elle est pourvue des institutions de base assurant le bien-être de sa population (paroisses, éducation, soins de santé, etc.). Les campagnes sont surtout francophones et catholiques, tandis que les villes minières sont multiculturelles, contrastant avec les autres régions rurales du Québec, beaucoup plus homogènes. Les villes de La Sarre, Amos et Senneterre constituent d'importants centres forestiers et les scieries abitibiennes deviendront des joueurs de premier plan à l'échelle canadienne. Partout, la coopération est au cœur de la vie économique (chantiers forestiers, beurreries, commerces, finances, etc.), témoignant du désir de la population de prendre en charge son propre développement.

La mise en place d'une zone urbanisée entourant l'axe minier de la faille de Cadillac vient réunir une Abitibi et un Témiscamingue qui poursuivaient jusqu'alors des développements parallèles, et esquisse les pourtours de l'Abitibi-Témiscamingue d'aujourd'hui. Les deux territoires sont reliés entre eux par la route qui joint Rouyn et Angliers, en 1927. Le sud du Québec est quant à lui rendu accessible par le réseau routier à la fin des années 1930, grâce à la 117.



Sous-terre à Arntfield, 1934-1942.  
Bibliothèque et Archives Canada, PA-017033.

## Un ventre en or

Le premier gisement découvert dans la région date de 1676, sur la rive du lac Témiscamingue. La découverte est attribuable au chevalier de Troyes et aux habitants du fort Témiscamingue, guidés par les Amérindiens. Le gisement de plomb et de zinc sera exploité beaucoup plus tard, entre 1890 et 1902, sous le nom de la mine Wright.

Ce n'est toutefois que quelques années avant les débuts de la colonisation que s'amorce véritablement la prospection minière en Abitibi-Témiscamingue. En 1903, un important gisement est découvert du côté ontarien du lac Témiscamingue et plusieurs mines environnant les villes de Cobalt, Kirkland Lake et Timmins se développent. Les prospecteurs ontariens poursuivent leurs recherches du côté québécois, constatant les similitudes géologiques entre les deux régions. Ils longent la faille de Cadillac, dont le sol recèle, en quantité, d'or, de cuivre, de zinc, de nickel et d'autres métaux non ferreux. Cette faille s'étend du Nord-Est ontarien jusqu'à l'est de Val-d'Or. En 1906, de la minéralisation d'or est découverte dans le secteur du lac Fortune, près de Rouyn-Noranda. Cette première découverte enclenche, dans les années 1920 et 1930, un mouvement de prospection d'une ampleur sans précédent, entraînant, entre autres, la découverte d'importantes quantités d'or dans les environs du lac De Montigny, à Val-d'Or, et de molybdène autour de Preissac. La plus spectaculaire découverte est sans contredit celle d'Edmund Horne, qui repère un immense gisement de cuivre et d'or à Noranda. La découverte est jalonnée en 1920, au terme d'une douzaine d'années de prospection. En 1925, on y entreprend la construction d'une mine, d'une fonderie de cuivre et de deux villes, Noranda et Rouyn.

Parallèlement à l'exploration minière, de nombreux gisements sont exploités au cours des années 1920 et 1930, principalement en Abitibi. Plus d'une cinquantaine de mines sont en activité, à un moment où à un autre, donnant du travail à environ 10 000 personnes. Les importants besoins

Prospecteur Anderson avec des sacs d'or, Rouyn, 1936. Société d'histoire de R.-N., BA1Q Abitibi-Témiscamingue et Nord-du-Québec, P117\_S2\_P116.



en énergie de l'industrie minière donnent l'impulsion nécessaire à la construction de plusieurs barrages hydroélectriques, électrifiant du même coup certaines localités de l'Abitibi bien avant d'autres plus peuplées ailleurs au Québec. La production atteint un sommet en 1942, pendant la Seconde Guerre mondiale. En 25 ans, près de 50 000 personnes s'installeront dans les villes minières, qui regroupent, en 1950, plus du tiers de la population de l'Abitibi-Témiscamingue.

Outre les Canadiens français, la main-d'œuvre de l'industrie est largement formée d'anglophones originaires de l'Ontario et d'immigrants européens ayant fui les guerres et la misère. Rouyn, Noranda, Malartic, Val-d'Or et Bourlamaque figurent alors parmi les villes les plus cosmopolites du Québec, après Montréal. Au cours de deux grandes vagues d'immigration, la région accueille de nombreux Polonais, Ukrainiens, Russes, Finlandais, Serbo-Croates, Lituanais, Tchécoslovaques et Bulgares, puis, plus tard, des Italiens, Allemands, Autrichiens et Lettons qui travaillent, pour la plupart, au fond des mines, d'autres dans l'industrie de la construction. Plusieurs boom towns prennent des airs de Far-West et on ne laisse pas sa place pour faire la fête dans les nombreux bars, où s'entremêlent allègrement cornemuses écossaises, guitares croates, mandolines ukrainiennes et violons québécois. Différents commerces opèrent côte à côte, de la buanderie chinoise au délicatessen yougoslave, en passant par la mercerie juive ou le sauna finlandais. En 1951, près de 6 500 personnes d'origine étrangère habitent l'Abitibi-Témiscamingue, essentiellement dans les centres miniers.

Au début des années 1950, alors que l'activité minière s'essouffle autour de la faille de Cadillac, la mise en exploitation de quelques dizaines de mines en une vingtaine d'années dans les environs de Chibougamau, Chapais et Matagami va relancer le mouvement d'occupation du territoire dans la partie nordique de l'Abitibi, dont la frontière nord s'étend jusqu'à la rivière Eastmain.

## L'affirmation d'une région

Les années 1960 sont marquées par d'importantes transformations, tant sur le plan social que politique, démographique, économique et religieux. La laïcisation de la société québécoise change le paysage des services de santé et d'enseignement et accroît la présence de l'État dans la région. Différentes écoles de métiers sont mises en place et l'Abitibi-Témiscamingue accueille l'un des premiers établissements de niveau collégial au Québec. Pendant plus d'une décennie, plusieurs universités québécoises viendront dispenser des cours dans la région avant la fondation, en 1983, de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

En même temps que les services publics se développent, le commerce et les services professionnels suivent la même tendance. Les transports routiers, par autobus et par voie aérienne, viennent à leur tour redessiner le portrait régional du transport, qui gravitait jusqu'alors autour de la voie ferrée. Les services de téléphonie et de télécommunications se mettent également au goût du jour.

Entre 1960 et 1970, la région vit une véritable saignée démographique, alors que le bilan migratoire de la décennie indique une perte nette de 45 000 citoyens, ruraux pour la plupart. Parallèlement, plusieurs personnes ont choisi de quitter les milieux ruraux pour s'établir dans les principales villes de la région, redistribuant différemment la population sur le territoire. Si le fort taux de natalité en vigueur à l'époque vient, en partie, atténuer l'impact de ces départs, le gouvernement songe néanmoins à fermer certaines paroisses, dites marginales. La région se mobilise et s'y oppose farouchement, par la voix de son *Comité régional des paroisses marginales*. Solidaires, les citoyens de la région démontrent l'intensité de leur sentiment d'appartenance au territoire.





Par ailleurs, de nombreux mouvements politiques, sociaux et communautaires émergent et visent l'amélioration des conditions de vie des habitants de la région, suivant le désir de la population de prendre en main son développement. L'autonomie devient l'un des traits caractéristiques de l'identité régionale. Des organismes de concertation voués spécifiquement au développement social et économique sont successivement mis en place. On revendique, entre autres, une décentralisation accrue des pouvoirs gouvernementaux — une requête toujours d'actualité aujourd'hui.

La vie culturelle prend son envol et de nombreux créateurs des domaines du cinéma, des arts visuels, de la musique, de la dramaturgie et de la littérature sont révélés, contribuant à faire connaître l'Abitibi-Témiscamingue au-delà de ses frontières. Centres d'exposition, salles de spectacles, bibliothèques, musées et autres sont au nombre des infrastructures qui voient le jour et qui s'offrent à la population. Entre 1970 et 1985, une trentaine de films sont tournés dans la région, plusieurs réalisés par des cinéastes du milieu. Si la production culturelle régionale d'avant 1960 encense généralement la colonisation, celle qui suit pose plutôt un regard critique sur celle-ci, de même que sur le développement minier. Les réalités populaires sont mises de l'avant, et l'ordre établi, questionné sans détour.

Les années 1980 et la première moitié des années 1990 se déroulent sous le signe de la croissance démographique, faisant écho à une période de croissance économique au cours de laquelle les industries minières et forestières ont le vent dans les voiles. Le monde agricole compte pour sa part moitié moins de joueurs, mais les entreprises qui demeurent prennent de l'expansion, se modernisent, et tirent plutôt bien leur épingle du jeu.



## Deux mots sur la toponymie

Tout comme Québec, Abitibi et Témiscamingue sont des toponymes d'origine algonquienne. Abitibi signifie, en algonquin, *là où les eaux se séparent*, en référence à la ligne de partage des eaux qui traverse le territoire. Témiscamingue signifie, quant à lui, *eaux profondes*, le lac du même nom atteignant par endroits une profondeur dépassant les 200 mètres. Le territoire régional comprend nombre d'autres toponymes algonquins tels Macamic, Harricana, Kinojevis, Kanasuta, Kipawa, Opemican, etc.

Une centaine de cantons empruntent quant à eux leur nom aux régiments et officiers de l'armée de Montcalm, qui ont combattu sur les plaines d'Abraham, mais n'ont pas de lien avec l'histoire de la région (La Reine, La Sarre, Guyenne, Béarn, Cléricky, Aiguebelle, Rémigny, etc.). Plusieurs noms de paroisses s'inspirent de personnages religieux ou politiques (Moffet, Saint-Mathieu, Sainte-Germaine, Taschereau, Authier, Guérin, etc.) et d'autres, enfin, portent le nom d'industriels forestiers (Booth, Gillies, Klock, Bronson, etc.) ou d'explorateurs, géologues, prospecteurs ou compagnies minières (Siskoe, McWatters, Arntfield, Sullivan, etc.) ayant participé au développement de la région.

## Quelques dates phares

**De 1670 à 1870** Le territoire d'Abitibi appartient à la *Compagnie de la Baie d'Hudson*. Il est par la suite vendu au gouvernement du Canada, qui l'intègre aux Territoires du Nord-Ouest.

**1898** Le territoire d'Abitibi est officiellement rattaché au Québec, alors que la province repousse sa frontière nordique jusqu'à la rivière Eastmain, près de la baie James.

**1966** Création de la région administrative de l'Abitibi-Témiscamingue, jusqu'alors appelée le Nord-Ouest québécois. Son territoire s'étend jusqu'au 51<sup>e</sup> parallèle nord et inclut entre autres les villes de Matagami et de Lebel-sur-Quévillon. Inégale, sa population atteint 175 000 habitants en 1966 et sa superficie couvre près de deux fois l'étendue actuelle de la région.

**1987** La frontière nord de la région administrative de l'Abitibi-Témiscamingue est ramenée du 51<sup>e</sup> au 49<sup>e</sup> parallèle, tout juste au-delà de la ville de Normétal, lors du nouveau découpage administratif du territoire québécois. Le nombre de régions administratives du Québec passe de 10 à 17. Les villes de Matagami, Lebel-sur-Quévillon, Joutel, Beaucanton, Val-Paradis et Villebois sont intégrées à la nouvelle région du Nord-du-Québec.

# L'Abitibi-Témiscamingue aujourd'hui...

L'Abitibi-Témiscamingue est aujourd'hui composée de cinq municipalités régionales de comté (MRC) aux réalités et visages fort distincts. La plus peuplée est celle de la Vallée-de-l'Or, suivie de la Ville-MRC de Rouyn-Noranda, la MRC d'Abitibi, celle d'Abitibi-Ouest et enfin le Témiscamingue. Les cinq chefs-lieux de ces MRC sont Val-d'Or, Rouyn-Noranda, Amos, La Sarre et Ville-Marie. S'y ajoutent plusieurs villes de taille moyenne et de nombreuses collectivités rurales. Ces dernières, qui quadrillent le territoire, regroupent plus du tiers de la population.

La région partage sa frontière nord avec le Nord-du-Québec et celle marquant son sud avec l'Outaouais. Elle est bornée à l'est par la Mauricie, et son flanc ouest est délimité par le Nord-Est ontarien, sur lequel elle s'accôle de toute sa longueur. S'étendant sur 65 000 km<sup>2</sup>, l'Abitibi-Témiscamingue est la quatrième plus grande région du Québec et représente 4 % du territoire québécois. Sa superficie est supérieure à celle de la Suisse ou des Pays-Bas, mais, contrairement à ces pays européens peuplés de millions d'habitants, elle compte une population d'à peine un peu plus de 145 000 personnes. Ces dernières, qui représentent moins de 2 % de la population du Québec, sont largement dispersées sur le territoire, la région affichant une densité de population de 2,5 habitants par km<sup>2</sup>. On retrouve également ici trois des six plus grandes municipalités du Québec, en superficie : Senneterre, Rouyn-Noranda et Val-d'Or. L'immense territoire de la ville de Senneterre représente 40 fois celui de la ville de Montréal, Rouyn-Noranda en fait 16 fois la taille et Val-d'Or, 10 fois.



## Un nord imaginaire

Bien que l'étiquette de région du Nord lui colle à la peau, l'Abitibi-Témiscamingue n'est pas localisée, à proprement parler, dans la partie nord du Québec. Géographiquement, il faut atteindre le 50<sup>e</sup> parallèle, près de la ville de Matagami, pour joindre le Nord. L'Abitibi-Témiscamingue, qui s'étend du 46<sup>e</sup> au 49<sup>e</sup> degré de latitude nord et du 75<sup>e</sup> au 79<sup>e</sup> degré de longitude ouest, se situe en réalité dans un espace nommé le pré nord ou zone de transition sud, marquant le passage entre le nord et le sud du Québec. Rouyn-Noranda, localisée au centre de la région, se trouve en réalité au sud de Rimouski, Chicoutimi, Vancouver, Paris, Londres et Berlin ! Plus précisément, Val-d'Or et Munich partagent la même latitude, tout comme le font La Sarre et Paris, ou encore Amos et Strasbourg. Mais, contrairement aux villes de la région, celles d'Europe de l'Ouest profitent des effets du courant marin du Gulf Stream, qui adoucit leurs hivers.

Le climat de l'Abitibi-Témiscamingue est de type continental tempéré froid. On le qualifie également de climat de transition puisqu'il se situe entre celui, plus froid, du Nord, et celui, plus chaud, des basses terres du Saint-Laurent. Quatre saisons bien distinctes se succèdent et les hivers, rigoureux mais secs, laissent place, le temps venu, à des étés chauds. De manière générale, le Témiscamingue profite d'une température moyenne supérieure de quelques degrés par rapport à l'Abitibi, et la saison sans gel y est de 120 jours, comparativement à 80 au nord de l'Abitibi. La région peut s'enorgueillir de posséder le vignoble et le verger les plus au nord de la province, le premier bénéficiant du microclimat du lac Témiscamingue, et le second, de celui du lac Abitibi.

Par ailleurs, le soleil se couche une demi-heure plus tard qu'à Montréal lors du solstice d'été, offrant ainsi quelques heures supplémentaires de clarté hebdomadaire. En conséquence, les abeilles butinent plus longtemps et produisent davantage de miel. Les particularités du climat font également en sorte que les petits fruits sont plus sucrés et les arbres, dotés d'une fibre plus dense. L'Abitibi-Témiscamingue profite en outre d'un ciel plus bleu que bleu. Cette particularité régionale est souvent citée parmi les grands atouts de la région, de pair avec les aurores boréales et les couchers de soleil. La carte d'assurance maladie du Québec affiche d'ailleurs, en effigie, un soleil couchant capturé au lac Faillon, près de Senneterre.

## Un paysage vert et plat

L'Abitibi-Témiscamingue chevauche trois des treize provinces naturelles du Québec. D'abord, celle des basses terres de l'Abitibi et de la baie James, qui est située au cœur de la région et entoure le territoire des villes de La Sarre, Amos, Senneterre, Rouyn-Noranda, Val-d'Or, et Ville-Marie. Deuxièmement, la province des Laurentides méridionales, qui englobe tout le Témiscamingue au sud de Ville-Marie et s'étend jusque dans la réserve La Vérendrye. Enfin, les hautes terres de Mistassini, situées à l'extrême nord-est de l'Abitibi. Le territoire régional prend les traits d'un vaste plateau, surplombé de quelques sommets, dont les plus hauts se situent à l'est de Senneterre. Là-bas, une dizaine de monts, presque tous sans nom, s'élèvent à plus de 580 mètres d'altitude et celui qui les surplombe atteint 616 mètres. Le mont Dominant, dans le parc national d'Aiguebelle, constitue quant à lui le plus haut sommet balisé, avec une altitude de 570 mètres.

Les couverts forestiers de l'Abitibi et du Témiscamingue offrent des panoramas forts distincts. Celui de l'Abitibi est dominé par la forêt boréale, où règne l'épinette noire, tout en partageant l'espace avec différents autres conifères (sapins baumiers, pins gris, épinettes blanches) et quelques feuillus (peupliers faux-trembles et bouleaux blancs). Cette forêt marque la transition entre la flore du sud du Québec et celle du nord. Au Témiscamingue, le couvert forestier est mixte et beaucoup plus varié en espèces. Les feuillus, composés surtout d'érables à sucre, de bouleaux jaunes, d'ormes et de chênes, cohabitent avec les conifères que sont l'épinette blanche, la pruche et le sapin baumier.



Mathieu Dupuis

L'enclave argileuse qui ceinture le territoire représente la seconde zone du type en superficie au Québec, après la vallée du Saint-Laurent. Elle constitue également la plus importante réserve de terres cultivables encore disponibles en Amérique du Nord, à une fraction du prix de celles du sud du Québec. L'enclave fournit en outre d'excellentes terres agricoles, particulièrement au Témiscamingue et en Abitibi-Ouest, où les grandes étendues d'eau formées par les lacs Témiscamingue et Abitibi offrent des microclimats augmentant le potentiel agricole. Les productions laitières et céréalières dominent au Témiscamingue, tandis que les cultures fourragères et l'élevage de bovins sont plutôt la norme en Abitibi. La région se démarque d'ailleurs à l'échelle provinciale pour sa production bovine : elle compte la plus grande part d'exploitants vivant à temps plein de cette production, de même que les plus vastes cheptels. La production de veaux d'embouche figure notamment au nombre des spécialités de la région, tout comme le savoir-faire entourant les pratiques d'ensilage. La région offre de surcroît un fort potentiel pour la pratique de l'agriculture biologique qui, parce que moins intensive, nécessite de grandes superficies de culture.

## Une faune abondante, un territoire accessible

Les bois de l'Abitibi-Témiscamingue regorgent d'animaux, petits ou gros, dont des ours, orignaux, loups, lièvres, perdrix, renards et lynx. Près de trois cent espèces d'oiseaux arpentent le ciel et les eaux de la région et une cinquantaine d'espèces de poissons sont présentes dans les lacs et rivières, de même que de nombreux castors. Les amateurs de chasse, pêche et piégeage sont nombreux, ayant l'opportunité de pratiquer ces activités à proximité de chez eux. Grâce à l'étendue des chemins forestiers, d'une ampleur comparable au réseau routier, la forêt régionale a la particularité d'être grandement accessible. Plus de 6 700 abris sommaires y sont dispersés, représentant la moitié de tous ceux que compte le Québec. La chasse à l'orignal est particulièrement prisée et a gagné en popularité ces dernières années : elle mobilise le quart de la population adulte, le temps venu, et chamboule du même coup les agendas des entreprises et des organisations régionales ! Aux chasseurs s'ajoutent, chaque année, près de 100 000 pêcheurs parmi lesquels 40 000 résident dans la région, faisant de la pêche l'une des activités les plus courues.

Par ailleurs, l'Abitibi-Témiscamingue et l'Outaouais se partagent la deuxième plus grande réserve faunique du Québec, celle de La Vérendrye, qui s'étend sur plus de 12 500 km<sup>2</sup>. Environ 90 % de sa superficie se trouve en Abitibi-Témiscamingue. La région possède en outre six zones d'exploitation contrôlée, dont la plus grande de la province, la ZEC de Kipawa, au Témiscamingue. Une centaine de pourvoies, davantage que partout ailleurs au Québec, logent enfin dans les bois de la région et les gens qui les fréquentent affectionnent particulièrement la pêche et les activités de plein air qu'ils peuvent y pratiquer. Le territoire régional de la réserve La Vérendrye, le parc d'Aiguebelle, les zecs et les pourvoies avec droits exclusifs couvrent, en superficie, le quart de la région !

Les dépenses encourues par les adeptes de l'ensemble des activités liées à la faune représentent 111,5 M\$ par année en Abitibi-Témiscamingue, dont les deux tiers sont investis par les résidents de la région. Les Américains et les Ontariens sont aussi nombreux à fréquenter la région pour y pratiquer la chasse et la pêche.



Mathieu Dupuis



AFAT



## Des lacs, partout

Plus de 20 000 lacs se trouvent dispersés dans la forêt — un lac pour sept habitants —, représentant 6 000 km<sup>2</sup> d'eau et environ 10 % du territoire. Les plus grands, au nombre de neuf, s'étendent sur plus de 100 km<sup>2</sup>. Il s'agit des lacs et réservoirs Abitibi, Parent, Simard, Des Quinze, Kipawa, Témiscamingue, Grand lac Victoria, Descelles et Dozois. Plusieurs milliers d'autres lacs sont encore sans nom, pour la plupart disséminés au cœur de la forêt. S'ajoutent à tous ces lacs de nombreuses rivières, dont les principales se résument à celle des Outaouais, l'Harricana, la Kinojévis et la Bell. Le tableau est enfin complété par près de 4 000 km<sup>2</sup> de milieux humides, marais et marécages.

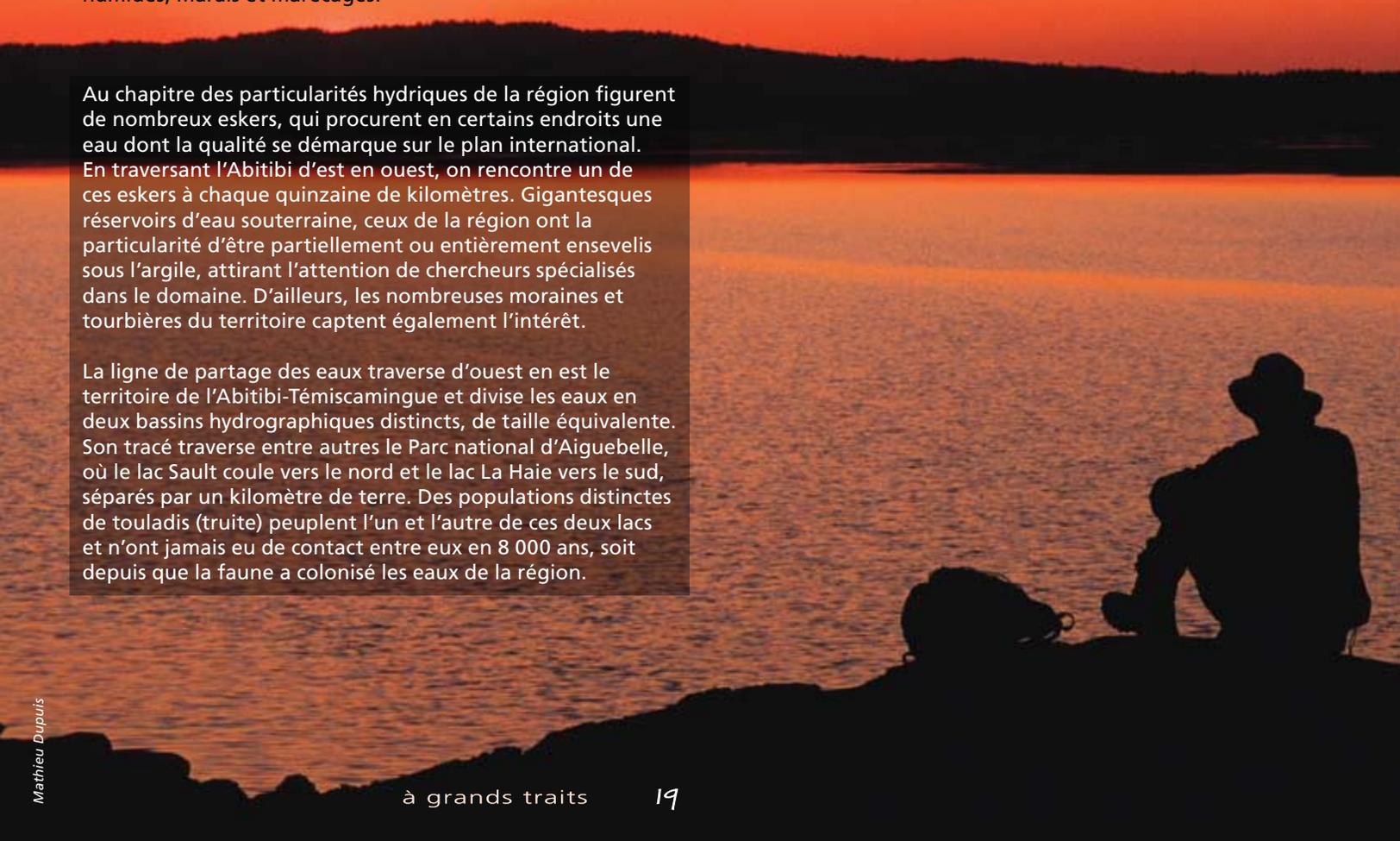
Au chapitre des particularités hydriques de la région figurent de nombreux eskers, qui procurent en certains endroits une eau dont la qualité se démarque sur le plan international. En traversant l'Abitibi d'est en ouest, on rencontre un de ces eskers à chaque quinzaine de kilomètres. Gigantesques réservoirs d'eau souterraine, ceux de la région ont la particularité d'être partiellement ou entièrement ensevelis sous l'argile, attirant l'attention de chercheurs spécialisés dans le domaine. D'ailleurs, les nombreuses moraines et tourbières du territoire captent également l'intérêt.

La ligne de partage des eaux traverse d'ouest en est le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue et divise les eaux en deux bassins hydrographiques distincts, de taille équivalente. Son tracé traverse entre autres le Parc national d'Aiguebelle, où le lac Sault coule vers le nord et le lac La Haie vers le sud, séparés par un kilomètre de terre. Des populations distinctes de touladis (truite) peuplent l'un et l'autre de ces deux lacs et n'ont jamais eu de contact entre eux en 8 000 ans, soit depuis que la faune a colonisé les eaux de la région.



Nathalie Dallaire

C'est par le fait de cet emplacement géographique à la tête des eaux que l'Abitibi-Témiscamingue alimente plusieurs rivières et qu'elle joue un rôle stratégique de régulation du niveau d'eau du bassin versant de l'Outaouais supérieur. Par la gestion des nombreuses centrales hydroélectriques et d'imposants réservoirs, la région contribue à prévenir les inondations ou à pallier les sécheresses dans le sud du Québec, en plus de produire de l'électricité.



## Une culture vive



L'Abitibi-Témiscamingue a peu à envier aux autres régions en ce qui a trait au dynamisme culturel. En effet, quelque 350 organismes gravitent autour de la scène culturelle et 400 artistes pratiquent leur art de manière professionnelle ou semi-professionnelle. Les arts visuels et la musique dominent les disciplines, regroupant à eux deux la moitié des artistes de la région.

Depuis 2000, près d'une vingtaine de nouveaux festivals et événements à saveur culturelle ont pris racine, vivifiant le milieu et rassasiant les citoyens les plus avides de culture. Le Festival de musique émergente, le Festival des langues sales, le Festival du DocuMenteur, le festival de films d'animation Folie-ô-skop, l'Espace Vidéo, le Festival de la relève musicale indépendante, le Festival de contes et légendes ou celui des Guitares du monde n'en sont que quelques-uns. Ces nouveaux événements, rassembleurs, sont portés par de jeunes artistes ou organisateurs qui sont, à leur manière, des pionniers, au même titre que les bâtisseurs de la région l'ont été. Ils prennent des risques et aident à enraciner encore plus solidement le sentiment d'appartenance envers l'Abitibi-Témiscamingue et, ce, pour une bonne part de la population.

Les événements qu'ils ont créés s'ajoutent à ceux déjà bien établis que sont le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, la Biennale internationale d'art miniature, la pièce de théâtre *Le Paradis du Nord*, le Salon du livre, le Festival d'humour de l'Abitibi-Témiscamingue, etc. Ils complètent également la programmation de nombreux sites historiques, musées, centres d'exposition, salles de spectacles, troupes de théâtre et événements majeurs de la région.

Si, par le passé, beaucoup d'artistes ont dû s'exiler pour pratiquer leur art, plusieurs font aujourd'hui le choix de demeurer dans la région. Cette décision s'avère souvent un casse-tête au plan financier — vivre de son art dans une région au faible bassin de population représentant un défi de taille —, mais permet à la région de se démarquer par le dynamisme et l'originalité de sa scène culturelle.

Parallèlement, nombre d'infrastructures de sports et de loisirs s'offrent également à la population : piscines municipales, patinoires, centres communautaires, pistes cyclables, sentiers, parcs et terrains de jeu, clubs sportifs, clubs de l'âge d'or, etc. Les sentiers récréatifs (motoneige, quad, vélo, ski de fond, randonnée pédestre, etc.) s'étendent sur 5 500 kilomètres et les voies canotables ou navigables en couvrent 4 500. Quelque 6 500 chalets et maisons de villégiature bordent les lacs et rivières, permettant à de nombreux résidents de vivre à proximité de la nature, sur une base permanente ou occasionnelle. De nombreux autres événements tels le Festival forestier de Senneterre, le Rodéo du Camion de Notre-Dame-du-Nord ou la Foire du camionneur de Barraute attirent chacun quelques dizaines de milliers d'amateurs, bon an, mal an.



## Le cœur de la nation algonquine

Le territoire régional constitue le cœur de la nation algonquine, sept des onze communautés du Canada y étant établies. Deux autres se trouvent en Outaouais, soit celles de Lac-Rapide, dans la Réserve faunique La Vérendrye, et de Kitigan Zibi, près de Maniwaki. Les deux dernières, Wahgoshig et Pikwakanagan, sont localisées en Ontario.

Les sept communautés algonquines de la région regroupent quelque 6 600 membres, dont la moitié appartient à l'une des quatre bandes du Témiscamingue. Elles se répartissent ainsi sur le territoire : dans la MRC d'Abitibi se trouve la communauté de Pikogan. Dans la Vallée-de-l'Or, celles de Kitcisakik et du Lac Simon sont présentes, et les quatre bandes du Témiscamingue sont Timiskaming First Nation, Winneway, Eagle Village-Kipawa et Hunter's Point. En plus de la langue algonquine, les communautés de la région utilisent l'anglais, le français, ou encore les deux langues.

Le nombre de membres des Premières Nations de l'Abitibi-Témiscamingue a triplé en trente ans. Certes, en croissance, la population algonquine de la région gagne un peu plus d'une centaine de membres chaque année et affiche une augmentation annuelle moyenne de l'ordre de 2 % au cours de la dernière décennie.



© Wapikoni mobile /  
Photographe : Alexis Fortier Gauthier

Les Algonquins de la région sont confrontés à de nombreux défis, tant sur le plan de l'emploi, de la santé, de la scolarité qu'au chapitre des problèmes sociaux. Des blessures profondes affectent encore plusieurs membres des communautés. Elles sont liées aux sévices subis dans le pensionnat établi à St-Marc-de-Figuery entre 1955 et 1973, à l'instauration des réserves, aux diverses formes de ségrégation subies, à l'abandon du mode de vie traditionnel, etc. Le processus de guérison est toutefois amorcé pour nombre d'entre eux. Notons également que les initiatives de rapprochement entre Autochtones et non-Autochtones se multiplient.

Enfin, un pavillon de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue dédié aux Premiers Peuples a vu le jour dernièrement au campus de Val-d'Or et des enseignements adaptés à leurs réalités et leurs besoins y sont dispensés. La scolarisation est gage de meilleures perspectives d'avenir pour les Autochtones, qui répondent d'ailleurs à l'appel en bon nombre.



© Wapikoni mobile /  
Photographe : Anna Woch

## L'horizon démographique

C'est en 1996 que l'Abitibi-Témiscamingue, avec ses frontières actuelles, a connu son plus haut compte de population, avec tout près de 156 000 habitants. S'en est suivi une décennie de baisse démographique ininterrompue. Puis, en 2005, la population de la région s'est stabilisée autour de 145 000 habitants, pour amorcer ensuite un mouvement de légère croissance.

Au cours des dernières années, le solde migratoire régional s'est considérablement amélioré. Si l'Abitibi-Témiscamingue affichait, au tournant des années 2000, 2 800 départs de plus que d'arrivées, ce solde n'est plus que de quelques centaines de personnes, offrant à la région ses plus intéressantes marques des quinze dernières années, bien que négatives. Les jeunes âgés de 15 à 24 ans sont de loin les plus mobiles, étant souvent appelés aux études à l'extérieur. D'autres choisissent de quitter la région par choix, pour s'émanciper ou vivre leur vie. On estime qu'un peu plus des deux tiers d'entre eux reviendront vivre en Abitibi-Témiscamingue. D'ailleurs, le solde migratoire redevient positif chez les jeunes adultes de 25 à 29 ans, confirmant un retour du balancier.

La population de la région devrait demeurer assez stable au cours de la prochaine décennie, pour ensuite entamer une lente diminution qui devrait mener à un compte de population de 141 000 personnes en 2031, soit environ 4 000 personnes en moins qu'en 2006. Plusieurs autres régions de ressources devront également composer avec une décroissance démographique d'ici 2031, tantôt moins grande, tantôt plus prononcée, tandis qu'on prévoit une croissance dans la plupart des autres régions du Québec. De plus, l'Abitibi-Témiscamingue devra faire face à un vieillissement important de sa population, alors que la part d'aînés passerait de 12 % à 29 % de l'effectif en vingt-cinq ans. La part des jeunes (0-19 ans) et des personnes en âge de travailler (20-64 ans) diminueraient toutes les deux.

## L'emploi en perspective

Fortement orientée vers le secteur primaire, la structure économique de la région est vulnérable aux grands cycles économiques qui affectent les ressources naturelles. Sur l'ensemble du territoire, ce sont environ 14 % des emplois qui sont rattachés au secteur primaire (mines, forêt, agriculture). Cette portion peut sembler mince, mais nulle part ailleurs au Québec ne retrouve-t-on une plus forte concentration des emplois dans l'exploitation des ressources naturelles. Le secteur secondaire, soit celui de la fabrication et de la construction, représente quant à lui 13 % des emplois. Le tertiaire, ou secteur des services, regroupe enfin l'essentiel, soit un peu moins de 73 % de tous les emplois. Ces derniers sont répartis assez équitablement entre les services à la consommation, les services gouvernementaux et les services à la production. Bien qu'appartenant au secteur tertiaire, plusieurs services sont intimement liés aux ressources naturelles.

Au cours des dernières décennies, la structure économique de l'Abitibi-Témiscamingue s'est largement tertiarisée. Le secteur des services a ainsi fait des gains considérables pendant que le primaire voyait son envergure relative diminuer. Le secteur secondaire est quant à lui demeuré plutôt stable. Les gains du secteur tertiaire se sont surtout remarquables dans les services publics (santé et services sociaux, enseignement, etc.) ainsi que dans les services moteurs (services professionnels et administratifs, commerce de gros, transports, etc.), fournissant des emplois souvent bien rémunérés.

Malgré les problèmes structurels et conjoncturels que connaît l'industrie forestière, malgré, également, la chute vertigineuse du revenu net des exploitants agricoles, l'emploi tire assez bien son épingle du jeu dans la région. Bien que certaines MRC vivent une situation plus difficile que d'autres, et malgré un repli en 2009, c'est au cours des dernières années que les taux de chômage et d'emploi ont affiché leurs meilleures marques des deux dernières décennies en Abitibi-Témiscamingue. Les revenus suivent également une courbe positive. La dynamique du marché du travail est toutefois entachée par une rareté de main-d'œuvre qualifiée et formée. Cette rareté est d'autant plus inquiétante que la situation devrait s'aggraver au cours des prochaines années, alors que les baby-boomers prendront massivement leur retraite.



## Une identité qui se construit

Les ressources naturelles ont toujours été un atout économique remarquable pour l'Abitibi-Témiscamingue, en plus de répondre aux besoins des habitants qui cherchent à vivre à proximité de la nature. La variété et l'abondance des espèces animales ont d'abord attiré, il y a des millénaires, les populations autochtones. La qualité des terres argileuses et les vastes forêts ont ensuite séduit les colonisateurs. Les trésors minéraux ont, enfin, comblé les prospecteurs.

Soumis depuis des décennies au dictat des cycles économiques, la population de l'Abitibi-Témiscamingue a appris à composer avec l'incertitude et la mouvance, faisant preuve d'audace et développant des projets qui s'aventurent souvent hors des sentiers battus. Il faut dire que l'espace nécessaire pour innover abonde, au sens propre comme au sens figuré, et permet la mise en branle de chantiers novateurs tel le déploiement d'un vaste réseau de fibres optiques à large bande reliant les municipalités, institutions d'enseignement, ministères, communautés autochtones, etc., projet qui est d'ailleurs cité en exemple à plusieurs niveaux. L'ouverture d'esprit et la liberté d'action qui caractérisent l'Abitibi-Témiscamingue permettent également aux jeunes d'y prendre leur place; plusieurs se voient rapidement confier des responsabilités dont peuvent seulement rêver leurs compatriotes des grands centres.

Si les dernières années ont été plutôt favorables au plan socio-économique — davantage en certaines parties de la région qu'en d'autres —, de nombreux défis restent à relever, notamment au chapitre de la scolarisation, des relations avec les Premières Nations, de l'occupation dynamique du territoire, ou encore de la régionalisation de la gestion des ressources naturelles. Envisager les grands chantiers de demain dans une perspective de développement durable est également une nécessité pour la région, tout autant qu'un défi.

L'identité régionale naît du temps qui passe et de la succession des générations. L'Abitibi-Témiscamingue s'affaire encore à peaufiner les pourtours de la sienne, teintée des spécificités rurales et urbaines de son territoire ainsi que de la présence des sept nations algonquines qui l'habitent. Les premiers colons ont sans conteste laissé leur trace dans l'identité collective, léguant à leur descendance vaillance et débrouillardise. Les immigrants européens venus travailler dans l'industrie minière ont quant à eux contribué à ouvrir les esprits aux différences, tant culturelles que linguistiques. Nombre d'autres gens de tous azimuts ont également adopté la région, tantôt par amour, tantôt pour saisir une opportunité d'emploi ou encore vivre un contact privilégié avec la nature. Toutes ces personnes ont contribué à développer l'Abitibi-Témiscamingue et à en faire ce qu'elle est aujourd'hui. Et contrairement aux premières générations, les dernières générations de Témiscabitiabi n'ont pas connu de déracinement obligé; leur attachement à la région n'en est que plus fort, gage de tous les possibles.



# Principales sources

Chabot, Denys, *Abitibi-Témiscamingue*, Éditions de l'Homme, 2006.

Gourd, Benoît-Beaudry, *L'Abitibi-Témiscamingue en bref*, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue, *Les portraits de la région* et le *Bulletin de l'Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue*.

Productions Abitibi-Témiscamingue, *L'Express sillonne la région de l'Abitibi-Témiscamingue*, 1984.

Trépanier, Paul et Richard Dubé, *L'Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs*, Les Éditions GID, 2005.

Sous la direction de Odette Vincent, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Institut québécois de recherche sur la culture, Les presses de l'Université Laval, 1995.

Sites Internet :

- Encyclobec : [www.encyclobec.ca](http://www.encyclobec.ca)
- Institut de la statistique du Québec : [www.stat.gouv.qc.ca](http://www.stat.gouv.qc.ca)
- Portail du Témiscamingue : [www.temiscamingue.net](http://www.temiscamingue.net)



# l'observatoire

de l'Abitibi-Témiscamingue

L'Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue  
170, avenue Principale, bureau 102  
Rouyn-Noranda (Québec) J9X 4P7

Téléphone : 819 762-0774  
1 866 762-0774  
Télécopieur : 819 797-0960

[observatoire@observat.qc.ca](mailto:observatoire@observat.qc.ca)  
[www.observat.qc.ca](http://www.observat.qc.ca)